Et c'est pourquoi le banc de la charmille n'était pas resté désert, et c'est aussi pourquoi le vieux Faune de pierre, sur son socle de marbre, semblait, sous la lumière, sourire un peu, à voir un autre venir rêver là où Jacques avait cru laisser pour toujours, seul, le souvenir de son passage discret.

—Vous n'y veniez jamais avec Jacques? demanda Louis, la première fois qu'elle l'y mena et qu'ils s'assirent l'un près de l'autre.

—Jacques était trop sérieux! dit alors Juliette.

Et, ce jour-là, il ne fut pas autrement question de celui qui n'était plus, pour eux, qu'un voyageur.

Ils revinrent, presque tous les jours, à cette place préférée, se communiquant leurs rêveries.

Celles de Louis étaient empreintes de sereine bonté et d'espoir nouveau; Juliette s'en amusait.

—Est-ce que vous deviendriez sérieux aussi?.... est-ce que je suis donc aussi grave que cela pour rendre sérieux ceux qui m'approchent?

Mais si Louis était devenu sérieux, ce que Juliette ne comprenait pas, c'est qu'elle, justement, demeurait trop insouciante, alors que le jeune homme aurait voulu trouver un peu plus de réserve dans le secret de cette petite âme. Il avait souhaité la halte du pur amour dans son chemin de long ennui sur sa route trop déserte. Mais cette halte,—il le devinait presque,—pouvait n'être que passagère si Juliette persistait à n'envisager sa passion que d'une façon superficielle,

Le jeune homme devinait mieux l'avenir, et il avait à cœur de s'attacher pour toujours cette âme ouverte à peine à la vie, et, pour lui, malgré tout, un espoir immense, qui était à la fois un grand repos et un calme serein, envahissait lentement son être peu habitué au recueillement de si douces impressions....

Son séjour, retardé par lui-même, se prolongeait maintenant très-avant vers l'automne; il s'abandonnait à la douceur de vivre et l'idée ne lui venait pas de quitter si tôt cette famille devenue presque la sienne.

Juliette l'avait captivé de sa puérilité frivole comme, autrefois, elle avait captivé Jacques, et une fois qu'il s'était agenouillé devant elle, comme l'autre, elle lui avait dit:

—Tout-à-l'heure, je vous montrerai quelque chose, eu nous en allant....

Et quand ils s'éloignèrent:

—Regardez, dit-elle: nos deux ombres n'en forment plus qu'une sur le chemin!

Un doux baiser approuva cette découverte qui avait été faite par un autre que par eux.

IV

Pourtant, Jacques avait promis de revenir, et, un jour de fin septembre, il arriva. Tout le monde fut heureux de le revoir. Mais un nuage, dès le second jour, s'éleva dans l'esprit de Louis, quand, passant auprès du banc de la charmille, il entendit son frère lui dire, avec une pointe d'amertume:

—C'est ici le chemin d'amour où les ombres mêlées n'en forment plus qu'une, sur le sable clair....

Cette phrase avait dessillé les yeux de Louis. Il comprit, alors, certaines réticences de Juliette, et il souffrit beaucoup de ce qui arrivait. Jacques ne paraissait pas moins affligé.

Les deux frères évitèrent désormais de se parler.

Quelques jours après, l'un et l'autre avaient quitté cette maison hospitalière où leur âme abandonnait de si doux espoirs et laissait le regret de si belles journées.

Ce fut alors que Juliette erra, seule, dans le parc automnal qui était devenu triste et solitaire par sa faute, dans le parc qui ne s'égairait plus à cause de ses caprices.

Les feuilles jaunes tombaient à ses pieds en tourbillonnant; le banc de la charmille en était presque jonché.

Rien ne restait de ce qui avait marqué la présence des deux jeunes frères, et la jeune fille, se souvenant tour à tour et de l'un et de l'autre, se rappela ce surnom de "Frivole" qu'ils lui avaient donné; alors, elle pleura amèrement d'être vraiment si légère et de rire de ce qui est grave, de se faire un jeu de ce qui est éternel, de ce qui ne doit passer jamais.

Et il lui sembla que le vieux Faune, sur son socle effrité, répétait sans cesser, par la voix du vent, le mot d'ironie:

—Frivole!... Frivole!... Frivole!

Pourtant, quelques mois après, Louis revint, et ses premiers mots furent ceux-ci:

—Jacques m'a expliqué que trois ombres n'en formeraient jamais une seule au chemin de la charmille, et c'est pourquoi il m'a prié de vous dire qu'il ne reviendrait pas.

Juliette baissa la tête et crut comprendre.

—O mon ami, dit-elle, comme je serai moins frivole à l'avenir!

Puis, plus bas:

—C'est Jacques qui est le meilleur, puisqu'il va nous laisser nous aimer maintenant.

Et Jacques n'est jamais revenu....

UNE

Charge à Gravelotte

La campagne de 70 créa des romanciers, des dramaturges et des poètes; elle créa même des *reporters*, et M. Ludovic Halévy se signala comme le plus complet et le plus admirable d'entre eux.... Son *Invasion* n'est pas en effet autre chose qu'une série de *reportages* précieux où l'écrivain, s'effaçant lui-même, met en scène les acteurs ou les héros des drames qu'il raconte, et se borne à enregistrer leurs dépositions.

Mais M. Ludovic Halévy sut si bien écouter, et si bien traduire ce qu'il avait entendu, que ses récits composent une des histoires de la guerre les plus vivantes qui aient été écrites.

Ici, c'est un officier de hussards qui parle.

....Temps splendide. Tout le monde très confiant, très gai. Le bruit se répand que la bataille est gagnée, que les Prussiens se retirent.

Arrive une division de cavalerie: chasseurs d'Afrique, lanciers et dragons de la garde. Nous voilà maintenant huit régiments de cavalerie dans cette vaste plaine. Les officiers se retrouvent, se reconnaissent, vont les uns aux autres, causent le plus joyeusement du monde. Un officier apporte une grande peau de bouc pleine de café. La chaleur étant ardente, on accourt, on se presse, et, avec de grands éclats de rire, on se bouscule pour boire. La brigade de la garde et les chasseurs d'Afrique avaient accompagné l'Empereur jusqu'à Conflans; là, ils avaient été relayés par un escadron de guides et par deux autres régiments, qui avaient pris l'escorte jusqu'à Stenay. On interroge les officiers: "Que disait-il? Que'le figure avait-il?" etc. De minute en minute, un coup de canon. On n'y faisait pas grande attention.

A quatre heures, la canonnade reprend avec la plus violente intensité. C'est la bataille qui recomme. Grande poussière à l'horizon. Qu'est-ce que c'est que cette grande poussière?

On nous reforme en bataille; on nous porte en avant. Nous apercevons distinctement des mouvements de troupes cherchant à déborder notre aile droite. Le colonel envoie en reconnaissance, sur Bruville, un sous-officier et trois hommes hardis, intelligents et bien montés. Ils partent, descendent au grand galop la pointe du ravin qui était devant nous et disparaissent dans la vallée. Mais, au bout de quelques minutes, nous les voyons de l'autre côté du ravin, escaladant, toujours au galop, la pente au sommet de laquel le était le village. En approchant des maisons, ils reçoivent et rendent quelques coups de feu. Le village était occupé. Les quatre hommes se replient, reviennent du même train dont ils s'en étaient allés, et rendent compte au colonel.

Nous commençons à souffrir du feu de l'artillerie ennemie; une batterie prussienne vient s'établir à gauche du village, à bonne portée et en excellente position pour nous faire le plus grand mal. Cette batterie se met à tirer et, en un instant, nous couvre de projectiles. Deux hommes et quatre chevaux sont atteints par des éclats d'obus.

Un officier d'état-major arrive porteur de cet ordre du général en chef: "Ramasser toute la cavalerie, la faire charger en masse afin de dégager la droite de la ligne menacée."

Il y avait toujours la même grande poussière à l'horizon. Nous échangeons quelques paroles avec l'officier d'état-major. Nous lui demandons ce qu'il pense de ce nuage. "Nous avons d'abord cru, nous dit-il, que c'était de la poussière française; une grande reconnaissance du maréchal Lebœuf; mais nous nous trompions: c'est de la poussière prussienne. Ce sont les réserves qui entrent en ligne. La bataille n'est pas finie."

Cependant, nous nous ébranlons. La brigade légère fait demi-tour par pelotons et rompt par quatre, au galop. Nous descendons le ravin, d'une vitesse insensée. J'entends les hommes dire joyeusement autour de moi: "On va charger! Ça va chauffer!" Nous allons droit devant nous, passant par-dessus les haies, sautant des rigoles et des fossés, traversant des cours de fermes. Les obus prussiens nous font la conduite; toutes les habitations, d'ailleurs, silencieuses, abandonnées, désertes. Cependant, dans une cour de ferme, un malheureux enfant d'une douzaine d'années, debout dans un tombereau, poussait dés cris aigus, dansait et gambadait en nous regardant passer. Quelque pauvre petit idiot qu'on avait oublié là.

Nous remontons le ravin, nous franchissons la route de Verdun et nous nous trouvons haletants, en nage, hommes et chevaux, adossés à un bois, formés en bataille, la gauche à la grande route. Plus de projectiles prussiens. Nous voyons se rallier devant nous le régiment de chasseurs d'Afrique qui, par une charge en fourrageurs bien conduite, venait de dégager le plateau et avait obligé à une retraite précipitée les batteries prussiennes qui nous mitraillaient.

Mais, quand les chasseurs d'Afrique, en se ralliant, déblaient le terrain, nous apercevons devant nous, à travers la poussière, un immense développement de cavalerie ennemie. Deux régiments étaient rangés en bataille, et, derrière leur aile gauche, se tenaient plusieurs autres régiments formés en masse profonde.

On s'arrête un instant, le général et notre colonel semblent se consulter:

—Laissez-nous faire un feu avant de charger, mon général, dit le colonel.

—Non, répond le général Montaigu, l'ordre est formel.

Et mettant l'épée à la main il s'écrie:

—A l'arme blanche! Allons messieurs!

Le colonel se tourne alors vers son régiment qu'il embrasse du regard, et, debout sur ses étriers, le sabre haut, avec un geste qui aurait peut-être paru banal sur le champ de manœuvres, mais qui était sublime à ce moment-là, commande d'une voix éclatante:

—Escadrons, garde à vous, pour charger! Sabre à la main, au galop, marche!

Les trompettes sonnent la charge et tous les officiers répètent le commandement: "Chargez!" L'entrain des hommes est admirable. Nous n'avons pas besoin de les exciter. Il y a de l'émotion dans tous les cœurs, mais une émotion haute et généreuse.

Nous partons. Nos excellents, légers et courageux petits chevaux bondissent de sillon en sillon. Le cheval aussi bien que le cavalier s'anime et se grise à la guerre. Rapidement la distance se rapproche, et, à travers le nuage de poussière qui nous enveloppe, nous apercevons la ligne ennemie, imposante et calme. C'est une grande masse qui nous paraît immobile et qui vient à nous cependant, mais qui vient au pas, comme certaine de sa force, au-devant de notre torrent. Nous rassemblons et nous enlevons violemment nos chevaux. Nous approchons! Nous approchons! Un grand cri se fait entendre:

—Chargez! Chargez!....

Qui le pousse ce cri? Tout le monde. Il sort à la fois de toutes les poitrines. Des hourras frénétiques l'accompagnent. On entend le petit bruit sec de mille revolvers déchargés en même temps. Il nous semble que le canon et la mousqueterie se taisent.

Quant à moi, couché sur l'encolure de mon cheval, les étriers chaussés jusqu'au talon, l'éperon au flanc, les rênes courtes, le sabre et une poignée de crins dans la main gauche, le revolver dans la main droite, je jette deux coups de feu dans la muraille vivante qui me fait face et j'entre dans cette muraille, enlevé, poussé, porté par cinq ou six braves cavaliers de mon peloton qui s'écrient: "Les voilà! les voilà! Nous les tenons!"

Je fais brèche, je pénètre. Mon cheval aussitôt, après un écart terrible, se cabre follement. Il a reçu un violent coup de pointe dans l'épaule. Presque désarçonné, je suis comme remis en selle par une masse qui me tombe sur le bras gauche. C'est un hussard, mon plus proche voisin, qui vient d'être atteint et renversé.

Alors, juste en face de moi, au-dessus de la crinière d'un cheval alezan, je vois deux grands yeux bleus, doux et sans colère, une longue barbe blonde sous un casque noir à l'aigle d'or. Ces deux yeux me regardent. Je tire un coup de revolver. La tête blonde disparaît le long de l'encolure du cheval, le corps s'affaisse et roule.

Un visage brun, dur et ensanglanté, une manche d'habit bleu passent ensuite devant mes yeux. Mon revolver rate. Mon sabre, repris de la main droite, pare un violent coup de plat de sabre. Le choc a été si dur que mon bras retombe tout engourdi. Je me retourne, je regarde. Personne autour de moi. Mes hommes ont été ramenés. Je m'écrie: "A moi! à moi!" Je me sens à la nuque une sorte de chaleur moite et écœurante. Je ramène mon gant tout ensanglanté. Une vigoureuse estafilade m'était tombée du ciel sur la nuque. Je n'avais pas eu le temps de m'en apercevoir.

En cet instant, près de moi, passe le colonel; son malheureux cheval avait le poitrail presque coupé en morceaux et laissait derrière lui une trace rouge. Le colonel, lui aussi, faisait de vains efforts pour rallier les hommes. Les dragons et les lanciers de la garde, laucés à notre rescousse, viennent augmenter le désordre. Six régiments de cavalerie française et autant de régiments allemands sont entassés, confondus, pêle-mêle dans un étroit espace. On entend les cris et les commandements, et aussi des gémissements dans les deux langues. Les morts et les blessés, hommes et chevaux, couvrent déjà la terre. C'est sur des cadavres qu'on galope, qu'on se cherche, qu'on se poursuit, qu'on se bat, qu'on se tue.

Au milieu de cette mêlée, j'aperçois le général qui, tout à l'heure, au premier rang, nous avait si bravement entraînés à la charge, démonté, courant à pied, brandissant son épée, blessé à la tête, la figure rouge de sang. Des cavaliers ennemis le poursuivent. Il va être atteint. Un officier de hussards prussiens—dolman vert, tresses jaunes et noires, à peu près l'uniforme de notre régiment des guides—pique droit sur le général d'une course effrénée. Il va l'atteindre. Non, le cheval est emporté, dépasse le but. L'officier prussien, un tout jeune homme, fait pour l'arrêter de vains efforts; le cheval continue sa course et l'emporte au milieu d'un petit groupe de lanciers de la garde; il reçoit au passage cinq ou six coups de pointe, dont un en pleine gorge; il tombe à la renverse sur la croupe, puis glisse, mais une jambe est engagée dans l'étrier. Ainsi accroché par le pied, l'officier est traîné pendant une cinquantaine de mètres; il se détache enfin du cheval et reste immobile, par terre, sur le dos. L'animal, aussitôt, s'arrête; un de nos hommes s'approche, le prend par la bride et l'emmène.

Cependant le ralliement sonne de part et d'autre. Les débris de nos hussards, pêle-mêle avec des cavaliers de toutes armes, repassent le ravin. Les chevaux sont exténués, rendus, brisés. On se reforme, non sans peine, sur le plateau opposé. On se compte. On fait l'appel. Le général Legrand a été tué dans la mêlée. Le général Montaigu a disparu. Et un tel? qui l'a vu? "Moi! répond un camarade, il est tombé à quatre pas de moi, tué raide d'une balle en pleine poitrine, dès le commencement de l'affaire; toute la charge lui a passé sur le corps.—Et un tel?—Moi, je l'ai vu. Il était emballé par son cheval. Il est prisonnier, s'il n'est pas tué, car il s'en allait droit vers les dragons hanoviens."

En ce moment arrive épuisé, haletant, les yeux hagards, tout couvert de sang, sur un cheval à moitié fourbu, un adjudant. Ses vêtements en lambeaux et son sabre en tire-bouchon témoignent éloquemment des combats corps à corps qu'il a dû livrer. Il ramène un de nos camarades qui est littéralement haché de coups de sabre: nez enlevé, poignets coupés, etc., etc.

Au loin, nous apercevons la cavalerie prussienne qui se reforme, elle aussi, en désordre, et bien loin du plateau dont elle nous avait disputé la conquête et dont la possession ne restait en définitive ni aux uns ni aux autres, après cette sanglante diversion.

Nous ramassons nos morts et nos blessés sur le plateau de Doncourt. Le premier blessé que je rencontre est un capitaine de dragons. Il a la tête fendue, la cervelle sort et fait bourrelet en dehors du crâne. Il râle dans un buisson d'épines. Ses mains sont affreusement déchirées.

—Sommes-nous vainqueurs? me dit-il, en soulevant ses paupières alourdies.

Et moi, je ne pouvais lui répondre ni oui ni non, car cette question qu'il m'adressait, nous nous l'adressions tous à nous-mêmes: "Où sommes-nous? Qu'est-ce que nous avons fait aujourd'hui?" Voilà les phrases qui étaient sur toutes les lèvres.

Je fais descendre un homme de cheval. Il enlève sa selle, prend sa couverture, l'étend par terre. Sur cette couverture nous plaçons le blessé et nous nous mettons en route. Il souffrait et gémissait horriblement. Cependant, il put me dire quelques mots:

—Je suis marié. J'ai deux enfants. Il y a un petit portefeuille dans la poche de ma veste. Dans ce portefeuille une lettre pour ma femme, avec l'adresse. Je vous recommande cette lettre.

Nous rencontrâmes, par bonheur, un cacolet. On étendit le blessé sur une des sellettes. Il y avait de l'autre côté un mort pour faire contre poids, un tout jeune homme, maréchal des logis aux lanciers de la garde.

Nous restons là une grande heure, visitant les sillons, ramassant les blessés et les morts. Nous remontons sur le plateau et nous retrouvons le régiment, qui opérait un mouvement en arrière. Mauvais signe. On était inquiet, triste.

Neuf heures du soir. Nuit noire. Au loin, très au loin, plusieurs incendies.

LUDOVIC HALÉVY.

LA

GRANDE SEMAINE!

Ce qu'ils en pensent aux Champs-Elysées.

Ciel de turquoise. Gazons veloutés. Fleurs de toutes les saisons. "Fruits savoureux." Brise parfumée. Musique délicieuse. Sièges exquis.

Groupes plus ou moins sympathiques.

Mme de Phalaris (s'agrement, montrant le duc de Morny, qui lorgne obstinément la terre.—Je ne sais pas ce qu'il a depuis deux jours il ne fait que regarder au loin....

Agnès Sorel, pointue—Quand il y a tant de jolies femmes qu'il pourrait regarder de près....

Le Régent—Il lorgne Deauville, parbleu!.... Ça l'intéresse plus que tout.... pour l'instant....

Xénophon, sautant sur sa lorgnette—La grande semaine!.... Je n'y pensais pas!.... (Il lorgne aussi). On dira tout ce qu'on voudra, c'est des pinules, ces chevaux-là.... Ça manque de grce....

M. Baucher, méprisant—Ça n'est pas mis!....

Lola Montès—J'te crois!..... (Elle regarde le duc). Il a l'air désœuré, ce pauvre Morny!....

Cora Pearl—On le serait à moins! Il voit son Deauville qu'il aimait tant et qui était si joli, si élégant, si chic surtout.... devenir une espèce de bazar....

Jeanne d'Arc, lorgnant aussi et détournant vivement les yeux—Bazar est le mot....

Le duc de Morny, laissant tomber la lorgnette avec découragement—On aura beau dire, c'était mieux de mon temps!..

Le comte d'Orsay—Et du mien donc!..

Lady Blessington—Du vôtre.... Deauville!.... Vous vous rajeunissez, chère!....

Le comte d'Orsay—Je ne parle pas précisément de Deauville si d'autre chose..... je dis d'une façon générale que de mon temps, nous avions ce chic... dont on ne parlait pas encore.... et qui disparaît déjà....

Lauzun—Nous étions vraiment sélect...

Mlle de Montpensier—Hum!!!

Le duc de Beaufort—Nous étions nous.... avec une qualité et nos défauts..... mais avec une personnalité quelconque.... Nous n'étions pas tous coulés dans le même moule....

Mlle Guimard—Nous avions différentes façons de nous faire remarquer....

Buffon—On bien nous nous retirions dans nos terres, où nous vivions paisiblement dans la retraite....

Le masque de fer, pensif—La retraite!.... Il n'y a rien de tel pour faire parler de soi....

Mme Récamier—Faire parler de soi!... Quelle horreur!....

Erostrate—Quelquefois on tirait un pétard.... mais c'était rare....

Alcibiade—On avait alors des idées ingénieuses....

Socrate—Et la manche large.... les Esthètes vivaient en paix dans le siècle béni du sage Périclès....

Oreste et Pylade—Et même avant ça...

Alfred de Dreux, lorgnant—Les courses ont tué les cavaliers.... pas un cavalier dans la pelouse!.... Autrefois, nous carsoulions autour des voitures.

Le centaure Chiron, lorgnant—Si elles étaient habitées comme celles d'aujourd'hui, vous ne deviez pas vous embêter, toujours!

Brummell—On ne s'embêtait pas, mais on.... "posait" plus longtemps... qui... même moi.... qui avais plutôt du succès....

Mme du Cayla, rêveuse—Plutôt....

Caton—Heureux temps où les femmes se faisaient prier.... où la vertu....

Mme de Maintenon, d'une voix fûtée—Ce n'était pas la vertu.... C'était la mode....

Bayard—Elle la connaît dans les coins, l'ancienne!....

Louis XIV, lorgnant une très élégante victoria—Mâtin!.... voilà un carrosse qui a de l'œil... il n'y a pas à dire.... C'est attelé.... et la femme est jolie....

M. de Sartines—Non, sire....

Louis XIV, surpris—Ah! bah.... Je l'aurais juré.... Eh bien si, dans mon siècle, une femme de qualité....

Cora Pearl, interrompant—Une femme de qualité!.... Oh! la la!....

Louis XIV, interloqué—Ce n'est pas une femme de qualité?.... Ni une fille?.... Alors, qu'est-ce?....

Lais—Une belle madame.... Continues....

Louis XIV—Eh bien, dis-je, si, dans mon siècle, une belle madame avait dépensé autant de mille livres que celle-là en doit dépenser, elle aurait eu une autre allure....

Cora Pearl—Pas besoin d'être louis-quatorzesque, pour ça!.... Moi aussi, j'en avais, de l'allure!....

Ada Menkes—Moi aussi!.... n'est-ce pas que j'en avais de l'allure?

Alexandre Dumas—....Normément...

Le duc de Morny—C'était si gentil Deauville, vers 1860.... pas de cohue.. pas de rastas.... pas de boursicots.... quelques hommes aimables.... quelques très jolies femmes qui comprenaient la vie....

Alfred de Dreux—C'est les courses qui ont déterminé un autre mouvement....

M. Baucher, ragaillardissement—La mort de l'équitation française, les courses!.....

Les quatre fils Aymon, indignés—Et quel gaspillage de chevaux!.....

Aspasie, lorgnant—Ce n'est pas joli, une femme en bicyclette.... (A Bossuet) Vous aimez ça?....

Bossuet—Non.... Moi j'aime ce qui est décoratif!....

Mme de Pompadour, au duc de Morny, qui lorgne toujours—En voilà assez pour aujourd'hui.... tu lorgneras demain....

Le duc de Morny—Demain, ça ne sera pas la même chose.... C'est les régates.... ça ne m'amuse pas.....

Ulysse—C'est pourtant gentil.... Ah! la navigation a fait bien des progrès!...

Calypso, aigre—On ne fait plus naufrage.....

Pénélope—On revient plus directement....

La duchesse du Maine—Avoir un yacht, c'est un joli luxe.... J'aurais voulu en avoir un avec une salle de spectacle.... et un tas de rescous gentils....

Elle regarde tendrement le cardinal de Polignac. Mme de Maintenon hausse les épaules.

Le duc de Morny—Certainement, c'est un joli luxe, un yacht.... mais à condition d'être très, très coquet.... très confortable.... et à soi.... je ne comprends pas le yacht loué.....

La duchesse du Maine—On en loue?..

Le duc de Morny—On ne fait que ça!..... tout est loué, aujourd'hui.... on presque tout!..... Ces voitures que vous admirez..... ces bijoux qui vous éblouissent, vont, aux jours de déveine, rentrer sans encombres dans leurs magasins respectifs.....

"Il y a un luxe effroyable à Deauville..... Mais c'est un gros luxe de mauvais goût..... et il ne dure guère que la grande semaine..... Ce qu'on appelle aujourd'hui le *tout-Paris*..... c'est-à-dire tout le monde veut y être et s'y faire remarquer..... et tout le monde n'a pas de quoi.....

Mme Tallien—Et tout le monde est laid..... les hommes surtout.....

Henri IV, bon enfant—Oh!..... pour les hommes..... la beauté, c'est une qualité bien négative.....

Antinoüs—Cela vous plaît à dire!....

Le duc de Guiche—Si ça ne sert à rien, ça ne nuit pas non plus!.....

M. Thiers—On peut être vilain à faire crier et, malgré cela, connaître les raffinements les plus excessives de.....

Boileau—Attention, voyons!... Jeanne d'Arc est là.....

Alfred de Musset, lorgnant—Moi, je ne regrette pas d'avoir vécu de mon temps, ... je trouve tout ce que je vois s'agiter là..... en bas..... prodigieusement banal et répugnant.....

Balzac—Si je recommençais la *Comédie humaine*, je ferais la *Grande Semaine*....

Gérémie—Il y aurait de quoi en faire!.....

La belle Hélène—Les femmes d'aujourd'hui me paraissent dénuées de.... de ce que j'avais, moi, hélas!.....

Paris, vexé—Pourquoi, hélas?.....

Ménélas, lorgnant—Aujourd'hui comme autrefois, le rôle de mari de Professional Beauty me semble un rôle sacrifié!.....

Ninon de Lenclos—Mais.... le Professional Beauty est elle-même sacrifiée... On n'aime plus une femme parce qu'elle est séduisante et belle, on l'affiche parce qu'elle est "côtée"..... et on tient à être affiché par elle à coups d'excentricité et de scandale.....

Stendhal—J'avoue que je ne saurais blâmer cette façon de comprendre l'amour..... Ce n'est pas d'avoir une femme qui est intéressant..... mais bien de faire croire qu'on l'a..... C'est, d'ailleurs, toujours ainsi que j'ai procédé pour ma part.....

Mlle Aissé—Et ça vous a réussi?.....

Stendhal—Ça a réussi, dans tous les cas, à me faire déclarer une âme exquise par la présente génération....

Le duc de Morny, remettant sa lorgnette dans l'étui d'un air découragé—La génération qui a inventé la grande semaine!.....

GYP.

PENSÉES ET MAXIMES.

Ceux que nous avons perdus, si nous les aimions véritablement, ne sont plus où ils étaient mais sont partout où nous sommes.

* * *

L'espérance que nous avons d'être désunis dans un autre monde n'est faite que de notre désespoir de ne pas l'être dans celui-ci.

* * *

La vénalité de la femme est le châtiment de celui qui l'achète.

* * *

Toutes les femmes veulent qu'on les estime; elles tiennent moins à ce qu'on les respecte.

* * *

Nombre d'hommes meurent sans avoir créé, pas un ne meurt, même en naissant, sans avoir détruit.

* * *

Les politiciens sont semblables aux astronomes publics, qui peuvent faire de la bonne quand il y a du soleil, mais qui ne peuvent pas faire du soleil quand il y a de la bonne.

Bec-Salé est à l'agonie; il s'évanouit.

—Vite de l'éther! des sels! du vinaigre!

On ne trouve, au fond d'un vieux placard, qu'une bouteille d'eau-de-vie, aux trois quarts vide; faute de mieux, on place le goulot de la bouteille sous le nez du moribond.

Mais l'ivrogne, clignant de l'œil et tendant le bec avec un dernier sourire:

—Plus bas, mes amis, plus bas!

Quelques garçonnets s'amusent, sur la plage, à construire dans le sable des travaux de fortifications avec fossés, bastions, casemates, etc.

Deux fillettes s'approchent et leur demandent de participer à leurs travaux.

L'un des bambins consulte du regard ses camarades, puis répond gravement:

—Non, nous aimons mieux jouer entre hommes!

A. O. PESSOU, Président. A. J. BROWN, Caissier

BANK OF NORTH AMERICA,

ENCOIGNURE DES RUES CAMP ET NATCHEZ.

4 0/0 d'intérêts payés sur les dépôts dans le Département d'Epargnes.

Succursale, rue Ursulines, près de la rue Decatur.—James Brandão, gérant.

La Banque traite des affaires générales de banque et reçoit des dépôts quelque petits qu'ils soient. 14 juil-3 m-dim jeu

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal, Sans doute

nov 22—1 an—mer.ven.dim

mais elle ne l'avait tant aimé.

—Tu n'es qu'une rusée,—lui dit tout bas sa mère sur le pas de la porte, et Céline rougit encore; elle était trop heureuse. Elle se représentait par avance l'étonnement des paroissiens. Elle en jouit aussitôt, car l'arrivée de M. Lacoste à l'église sembla si extraordinaire que toutes les têtes se retournèrent.

—Il faut qu'il soit bien malade, murmurait-on.—Le secret de son voyage à Paris n'avait pas été si bien gardé que les voisins n'eussent deviné ou appris la vérité par les domestiques. Quelques paysans libres penseurs qui jouaient au bouchon sur la place pendant le service se moquaient:—Ah! ah! le curé veut que Mlle Céline prenne le voile. C'est un bon héritage pour eux, ajoutaient-ils avec mépris.

La pauvre petite n'y pensait pas. Abîmée dans cette pensée unique qu'elle sauvait l'âme de son père, elle connut plus que jamais les effusions du cœur et les tendresses exaltées de la prière. Si elle était descendue en elle-même, elle aurait frémi de contempler l'étendu et l'ardeur de la passion mystique dont elle jouissait alors avec folie. Le mauvais orgue touché par le maître d'école la transportait. Elle ne savait pas apprécier les nuances des phrases, il lui suffisait qu'un peu d'harmonie enveloppât et caressât son rêve. Son image distincte des choses, sans raisonnement, elle se perdait dans une délicieuse extase qui lui tirait des larmes. M. Lacoste, lui, ne devinait pas les émotions de sa fille. Tout le temps que dura la messe, il resta debout, les bras croisés. Il ne voyait dès longtemps dans cette cérémonie qu'un frein pour le peuple.

Aussi, le dimanche suivant, ne fut-il pas médiocrement surpris quand sa fille lui fit la même demande. Céline en effet fut imprudente. Elle voyait déjà son père tel qu'elle le souhaitait. Son désir avait été trop aisément réalisé une première fois; elle était d'ailleurs de ces créatures trop violentes dour qui la distance entre le rêve et la vie est toujours un étonnement. Sa mère l'avertit en vain. A la même heure que le dimanche précédent, la fille était devant le père.

—Es-tu prêt pour la messe ce matin? lui demanda-t-elle en souriant.

Il la regarda d'un air indifférent qui la troubla.

—Tu n'as donc pas ta mère?

—Si, mais....—Elle était confondue et n'acheva pas. Elle s'enfuit en pleurant; il n'en fallut pas davantage au père pour comprendre une partie de la vérité. Pourtant cet homme, si intelligent et si habile d'ordinaire, fut trompé par le souvenir des plaisanteries de Voltaire et de Stendhal. Il eut la naïveté de croire sa fille victime d'un complot de prêtres qui la poussaient à le convertir. Il ne vit ni la vraie place ni la vraie profondeur du mal. Il laissa ainsi passer le moment où il aurait guéri peut-être cette "folie de la croix" qui grandissait chaque jour.

Céline cependant partait désolée. Elle comprenait que la victoire était difficile et que le cœur de son père n'était pas chrétien. Comme il arrive quand on a trop espéré, elle craignait trop, et, incapable de contenir le flot de ses impressions, elle voulut consulter son confesseur.

La chapelle était désserte quand elle y entra, par un jour orageux d'été, vers cinq heures de l'après-midi. Quelques vieilles femmes étaient agenouillées sur la pierre et priaient silencieusement. Céline tremblait quand la grille du confessionnal s'ouvrit. Elle avoua tout au prêtre, et ses premières espérances, et son succès, et son découragement. Cet aveu ne sortit pas simplement et naturellement de son cœur, elle n'avait pas la conscience exacte et complète de ses propres sentiments. Le prêtre y vit plutôt un enfantillage respectable qu'une passion, mais il comprit que ce zèle insensé irriterait le père, et il eut la franchise de répondre à Céline par une gronderie. Il lui cita le précepte du Décalogue: "Tu honoreras ton père et ta mère"; il lui rappela le dogme de l'Eglise: "Nul ne doit penser de l'âme d'un autre qu'elle est damnée"; enfin il la blâma d'avoir jugé celui qu'elle devait respecter, et il lui refusa l'absolution.

En d'autre temps, la jeune fille aurait plié sous cette punition, terrible pour elle; mais l'idée fixe l'envahissait, l'obsédait; elle osa penser par elle-même. Elle consulta les livres imprimés, auxquels elle portait un naïf respect. Elle se sentait isolée, et toujours elle se heurtait à ce texte qui dit qu'un péché mortel sans contrition parfaite mène à l'enfer,—et comment son père aurait-il la contrition parfaite, puisqu'il ne croyait pas en Djeu? L'angoisse fut telle qu'un jour, à une question de M. Lacoste, elle répondit en avouant toute la vérité.

Le moment était mal choisi. Le médecin avait, le matin même, constaté une aggravation de son état. —Quoi! s'écria-t-il, on ne me laissera pas mourir tranquille! —La scène fut presque violente. Il traita Céline avec une sévérité qu'elle ne lui connaissait pas; elle en demeura anéantie. Le lendemain, il se repentait déjà de sa colère; une singulière évolution s'accomplit dans les pensées de cet homme. La désolation de Céline répandit une teinte de tristesse sur toutes ses idées; puis il se considérait comme la cause du malheur de son enfant, et il ne se pardonnait pas d'avoir favorisé chez elle la piété excessive qui la dévorait. Ce mépris qu'il conçut pour lui-même le portait à s'exagérer son insuffisance en toutes choses; et il se prit à douter de ses convictions philosophiques; ne les avait-il pas adoptées par faiblesse, sous l'influence de Durin par exemple? Ces réflexions le déchiraient en tous sens, sans qu'une seule dominât et fît taire les autres. Céline en outre pâlissait et maigrissait chaque jour, et sa tendresse pour elle le portait à désirer sans se l'avouer ce qu'il savait devoir la rétablir. Il arrivait d'ailleurs que chacun d'eux se croyait coupable, et, par amour pour l'autre, affaiblissait tous les jours ses prétentions. Cela les rapprochait beaucoup, et Mme Lacoste les aurait réunis, si elle eût été plus intelligente; elle restait neutre, et avait peur. Il était donc nécessaire que l'occasion s'offrît d'elle-même.

Il vint un moment, à la suite de ces contrariétés, où la maladie fit de rapides progrès: les jambes du docteur enflèrent. Il garda la chambre; comme il était devenu presbyte, il ne pouvait lire lui-même qu'avec peine, et les lunettes lui alourdissaient bien vite la tête. La lecture était cependant sa seule distraction, il s'ennuya. Céline était trop faible pour lire tout haut, son père craignait de la fatiguer. Mme Lacoste ne savait ni mettre le ton, ni suivre bien de la la voix le sens des phrases; un jour donc, Céline dit au docteur:—Est-ce que tes yeux t'empêcheraient de voir une carte à jouer?

—Non, ce sont les petites lettres qui m'échappent.

—Alors....je t'ai trouvé une distraction, car tu t'ennuies. Voyons, dis la vérité, tu t'ennuies: ce n'est pas ma faute, je ne suis qu'une petite fille.

—Petite fille, dites-moi donc vite le jeu que vous avez découvert pour amuser votre père malade?

—Ce n'est pas si facile que cela. D'abord il faut que tu te confesses à moi.—Le mot *confesser* la fit rougir; elle l'avait dit sans intention cependant.—Tu as joué aux cartes quand tu étais jeune?

—Oui; mais ma pauvre petite, ton jeu n'est pas possible. Tu ne veux pas apprendre le piquet, n'est-ce pas?

—Aussi n'est-ce pas moi dont il s'agit.

—Bon! et quel est le mystérieux personnage?

—C'est mon secret; demain il sera là. Par exemple, tu le recevras, n'est-ce pas?

Le malade en était venu à ce point qu'il avait besoin de ces câlineries de langage. La jeune fille les lui prodiguait avec une coquetterie filiale. Il s'y laissait toujours gagner; aussi ne fut il pas affecté trop péniblement lorsque Céline lui amena le curé, car c'était là le joueur dont elle avait parlé à son père. Le médecin fut heureux de réparer ainsi ses torts envers son enfant, et dans l'accueil bienveillant qu'il fit au prêtre peut-être y avait-il la joie secrète de reprendre les habitudes les plus anciennes de ses soirées d'étudiant? Il semble, lorsqu'un homme va quitter la vie, que tout son être s'en aille peu à peu, et que ses plus lointaines années remontent en quelque sorte vers lui. C'est ainsi qu'il retrouve un peu d'agrément à des plaisirs dès longtemps abandonnés.

L'abbé Cheminat n'avait jamais été reçu dans la maison; aussi les parties de piquet furent d'abord silencieuses. La familiarité du jeu conduit vite aux conversations, si bien que le médecin dit un soir:—Il avait en mais quinze et une tierce et gagnait [illegible] égal, mais [illegible] partie [illegible] part?

L'abbé en perdit la suite du jeu.

—Pourquoi cela, Docteur? demanda-t-il.

—C'est bien simple: ces dames vont chaque soir, à six heures, après le dîner, prier à l'église. L'automne s'avance, une fluxion de poitrine est si vite prise.

Le prêtre regardait la jeune fille. Il lut tant de joie dans ses yeux qu'il accepta aussitôt, et à partir de cette époque, tous les soirs, vers neuf heures, les domestiques entraient. On s'agenouillait, et l'abbé Cheminat disait les prières du soir. Céline et s